

ayant perdu sa nouveauté, avait perdu son intérêt. Par bonheur, M. de Sorgues était là, et, comme il dirigeait ses affaires diplomatiques et financières, son intérieur, le bien-être, les plaisirs de sa femme, ainsi qu'il surveillait, à l'occasion, l'instruction de sa fille, il se chargea de l'étrangère, c'est-à-dire qu'il s'occupa de régler cette existence nouvelle, introduite dans sa maison. Il la commit tout simplement aux mains de Mademoiselle, avec laquelle il délibéra de façon définitive. Puisque Madame de Sorgues en avait ainsi décidé, il convenait que Tiomane partageât l'éducation de Maritza. L'âge venu, on la marierait et on la doterait au besoin.

Pas plus que les autres, d'ailleurs, le consul n'échappait à cette influence prépondérante de Mademoiselle, témoignant volontiers sa reconnaissance à l'auxiliaire intelligent et actif qui lui allégeait une partie de sa tâche. A Smyrne, comme à Paris, l'institutrice soldait les dépenses, transmettait les ordres, s'ingéniait aux choses du ménage. Elle rédigeait encore la correspondance de sa maîtresse, même avec son fils, lequel ne lui en savait pas gré, au contraire. Elle tranchait, au besoin, les graves questions de chiffres. Bref, Emmeline Pascale était de celles qui savent se plier à toute besogne utile... à leur intérêt. Aussi avait-elle atteint son double but en ce monde : s'enrichir et dominer. Royale payée, comblée de cadeaux, elle gouvernait vraiment la maison. Et ce règne avantageux et glorieux durait depuis six ans.

Ce fut donc à cette autorité absolue que Tiomane appartenait toute entière. Dans le grand et magnifique palais, élèves et institutrice habitaient de vastes appartements. Mademoiselle soignait son confort. Outre sa chambre, son cabinet de toilette, sa salle de bains et sa lingerie, elle possédait un salon particulier, avec sa bibliothèque et son piano. Les fillettes occupaient chacune une chambre, se partageaient un salon d'étude et une salle de récréation. Elli et une seconde servante syrienne, à long voile de gaze noire, s'employaient à leur service.

Mademoiselle, essentiellement ordonnée et exacte, le nouveau train de vie se trouva promptement tracé. Le matin, deux heures de classe. A midi, les enfants assistaient au déjeuner qui se passait en famille, sauf, parfois, un hôte qui en faisait presque partie : le chancelier du consulat, M. de Riez, un vieux garçon, ami dévoué de M. de Sorgues, et qui logeait dans la partie du palais réservée au personnel et aux bureaux. Madame de Sorgues, qui ne se levait jamais avant onze heures, apparaissait en peignoir fort élégant. C'était là, malgré ses effarouchements persistants, un bon moment pour Tiomane, qui continuait à adorer sa marraine, bouleversée de bonheur par un regard, une parole, un sourire de la belle fée.—La sieste suivait le repas ; ensuite revenait l'étude. A quatre heures, les enfants étaient libres.

Le monde est un vaste système de compensations ; du haut en bas de l'échelle, toute servilité use volontiers de représailles. Incapable de discerner la raison des causes, Tiomane en subissait les effets. Elle se sentait dédaignée et détestée par la nombreuse valetaille qui ne lui menageait pas les affronts. Elli elle-même, qui, pourtant n'avait pas mauvais cœur, croyait faire sa cour à Mademoiselle en affectant avec l'amière des façons brusques hargneuses. Il arriva bientôt que, dans ce coin de palais où Mademoiselle régnait seule, Tiomane fut traitée à peu près comme une domestique. Par malice, Elli la chargeait de mille besognes ménagères. En classe, Mademoi-